



Johann CHAPOUTOT
Professeur d'Histoire contemporaine
Maison de la recherche – S 205
28 rue Serpente, F-75020 Paris
johann.chapoutot@sorbonne-universite.fr

En Sorbonne, le 4 janvier 2022.

Racisme et progressisme : le cas Carl Vogt

Note scientifique à l'attention de Mme. la Pr. Samia Hurst-Majno Université de Genève

Le parcours politique et l'oeuvre scientifique de Carl Vogt sont, pour les citoyens du XXIème siècle que nous sommes, bien embarrassants, car ils mettent à l'épreuve nos catégories et la manière dont nous les conjuguons : voilà un homme qui est un démocrate convaincu, un opposant courageux à l'oppression politique, un scientifique de premier plan doublé d'un praticien convaincu de l'éducation populaire et, dans le même temps, un raciste patenté et - pour user d'un terme contemporain - un sexiste convaincu. Son cas serait plus aisément compréhensible si nous avions affaire à un réactionnaire fanatique ou à un obscurantiste revendiqué. C'est tout le contraire, et c'est tout le problème. Le cas Carl Vogt est, dès lors, une formidable invitation à faire de l'histoire (I) et à faire rayonner cette réflexion, à partir de l'Université, dans l'espace de la cité (II).

I - Carl Vogt, ou les ambiguïtés des Lumières.

Ce titre est - sciemment - un anachronisme, car, du point de vue des contemporains de cet homme, il n'y aucune ambiguïté ni contradiction entre les différentes facettes du personnage, pleinement cohérentes.

Vogt est contemporain de la Confédération Germanique, créée en 1819-1820, après le Congrès de Vienne (1814-1815), pour assurer l'hégémonie de l'Empire d'Autriche et de la Prusse sur les Etats allemands : le Saint Empire ayant disparu en 1806 sous les coups de boutoir de Napoléon, il n'est pas question de le ressusciter, mais de coordonner les politiques des Etats germaniques contre les idées nouvelles. L'heure, après les bouleversements politiques, sociaux et territoriaux induits par la Révolution française et son exportation napoléonienne, est en effet à la *Restauration* d'un ordre théocratique, garanti par la Sainte-Alliance (Prusse, Autriche, Russie) de 1815. L'idée de nation (peuple souverain) est rejetée au profit du principe dynastique et patrimonial, le concept de droits de l'homme est rejeté, les idées de liberté et d'égalité condamnées. Les nationaux-libéraux sont frustrés, mais aussi les *Jakobiner*, ou *Demokraten* dont font partie les familles Vogt et Follen (la mère de Carl). Les oncles de Carl Vogt, côté Follen, sont tous des militants politiques de premier plan dans la Prusse de la Restauration, qui réprime les contestations étudiantes et révoque les professeurs trop libres, notamment à Göttingen. Les années qui suivent la révolution parisienne de juillet 1830 sont particulièrement répressives à l'Université : le père de Carl, professeur de médecine à l'Université de Giessen, émigre en Suisse, à Berne, où on lui offre une chaire. Les trois oncles de Carl émigrent soit en Suisse, soit aux Etats-Unis.

Carl Vogt, qui est donc l'enfant d'une famille de *Radikaldemokraten*, entame ses études de médecine à l'âge de seize ans à Giessen, en 1833, avant d'embrasser un cursus de chimie avec Justus Liebig, qui découvre les sels minéraux dont se nourrissent les plantes (fondement de la fertilisation chimique) et qui élabore une méthode d'extraction des nutriments de la viande de boeuf et de concentrés par dessiccation (base des cubes de bouillon bien connus). Par ses allers et retours entre plantes, viandes et chimie des minéraux, Liebig dépasse la distinction entre matière vivante et inerte, ouvrant ainsi une nouvelle perspective - résolument matérialiste - sur l'idée de vie. Plus besoin de « souffle », d' « esprit » ou d' « âme » : la chimie, désormais, suffit bien assez pour comprendre non seulement la matière, mais aussi les processus vitaux.

Carl Vogt, quant à lui, doit quitter Giessen, où son militantisme progressiste affole la police prussienne : il rejoint ses parents en Suisse, à Bern, où il soutient sa thèse de doctorat en médecine (*Contributions à l'anatomie des amphibiens*, 1839). Ses recherches se poursuivent à Neuchâtel, auprès du Pr. Louis Agassiz, éminent zoologue et ichtyologue. Il y étudie l'apoptose, cette mort cellulaire que l'on a longtemps ignorée, avant d'en apprécier toute l'importance au XXème siècle. Suivent trois ans à Paris, où il entre en contact avec le milieu des émigrés politiques allemands (Marx et Engels se sont rencontrés dans un café parisien...), mais aussi avec des figures du mouvement révolutionnaire démocrate international, tolérés dans la France de la dite « Monarchie de Juillet » (1830-1848) : Mikhaïl Bakounine, Pierre-Joseph Proudhon, l'écrivain démocrate Georg Herwegh... La relative libéralisation prussienne des années 1840, sous le règne du nouveau roi Frédéric-Guillaume IV, autorise un retour de Carl Vogt en Prusse. Il se voit offrir une chaire de professeur de zoologie à l'Université de Giessen en 1847.

Il y reprend des activités politiques dans des groupes de la gauche radicale, et participe avec enthousiasme à la révolution de 1848. A la suite de Paris, où l'on se révolte contre le Roi en février 1848, Berlin, capitale de la Prusse, mais aussi Vienne, se soulèvent en mars. Le temps de l'unité nationale (*Einigkeit*) dans « le droit et la liberté » (*Recht und Freiheit*) semble venu. Vogt est un de ceux qui, à Francfort, capitale de la Confédération germanique, préparent des élections inédites et la réunion d'un Parlement constituant, qui siège de mai 1848 à mars 1849. Ce Parlement élabore une constitution et offre la couronne impériale au roi de Prusse, qui la refuse, car la contre-révolution se déchaîne désormais en Autriche, en France (élection de Louis-Napoléon Bonaparte) et en Prusse. Le Parlement de Francfort est dispersé, mais Vogt fait partie des 158 députés qui poursuivent leur tâche en se réunissant à Stuttgart (*Rumpfparlament*). Il est un des cinq *Reichsregenten* élus pour exercer le pouvoir exécutif dans le Reich créé par la constitution de 1848. Il encourage les insurrections de Bade et du Palatinat contre l'armée prussienne, et doit fuir en Suisse, puis en France. Des séjours à Nice lui permettent de poursuivre ses recherches sur les animaux marins avant de devenir professeur de géologie à Berne en 1852, via sa dilection pour la paléontologie (fossiles) et la glaciologie, puis d'être appelé à l'Académie de Genève, où il est nommé professeur de zoologie en 1872.

Il organise la mutation de l'institution qui, d'académie, devient Université en 1873, et préside, comme premier Recteur, à l'édification des bâtiments universitaires, désormais « Uni Bastions », selon un plan inspiré des locaux dessinés par Wilhelm von Humboldt sur *Unter den Linden*, à Berlin, en 1808.

Sur le plan scientifique, la carrière Carl Vogt est emblématique de plusieurs phénomènes qui caractérisent l'histoire des sciences au XIXème siècle :

- la spécialisation disciplinaire (la *philosophia naturalis* pluridisciplinaire des XVIIème et XVIIIème siècles éclate en domaines spécifiques, même s'ils restent poreux, comme le prouvent les passages, chez Vogt, de la médecine à la zoologie, en passant par la paléontologie et la biologie; il reste que les chaires sont désormais dotées d'intitulés précis).
- l'empirisme revendiqué des recherches, contre une propension, chez les savants allemands, à privilégier le système et le concept, au nom d'un idéalisme revendiqué chez les disciples de Kant (qui enseignait aussi les sciences et la géographie à Königsberg) et de Hegel.
- la dilection pour l'éducation populaire, facilitée par la progression du taux d'alphabétisation et la réduction des coûts de l'imprimé (presse et livre). Vogt y excelle, car son talent de plume est indéniable. Ses publications de vulgarisation sont des succès de librairie (*Zoologische Briefe*, en 1851, *Die Säugetiere in Wort und Bild*, 1883, entre autres), ainsi que ses manuels (*Lehrbuch der Geologie und Petrefactenkunde*, 1846), sans oublier ses ouvrages politiques (*Die politischen Aufgaben der Opposition in unserer Zeit*, 1849, *Politische Briefe*, 1871)

Le style de Vogt est à l'image de ses convictions politiques et de son énergie : expressivité, goût de l'image et de l'aphorisme - ce que l'on appellerait aujourd'hui le

sens de la *punchline* - et sérieux impeccable de l'argumentation en font un pédagogue remarquable et un polémiste redouté.

On touche là à un des éléments du problème actuel : la franche radicalité de son expression contribue au caractère choquant, désormais, de certaines de ses assertions.

Démocrate engagé, au péril de son intégrité physique et de sa carrière universitaire, homme de science par son oeuvre de recherche, son talent de professeur et son travail de valorisation publique du savoir, Vogt est une des figures majeures du *Materialismusstreit*, cette querelle du matérialisme qui concerne au premier chef les sciences de la matière et de la vie dans l'aire germanique au XIXème siècle. La question est simple : les processus vitaux font-ils intervenir un principe moteur impalpable (esprit, âme...) ou sont-ils appréhensibles par la seule étude de la matière organique ? Vogt est un partisan résolu de la seconde thèse, résumée par une image frappante, et passée à la postérité : « Die Gedanken stehen in demselben Verhältnis zu dem Gehirn, wie die Galle zur Leber oder der Urin zu den Nieren » (« Les pensées ont le même rapport au cerveau que la bile au foie ou l'urine aux reins »).

Le choix de l'analogie est volontairement provocateur : au sublime des discussions sur l'âme et l'intelligence, Vogt oppose le grotesque, voire le sordide, de l'organe et des fluides les plus infâmes du corps - dans un organisme humain, tout est production matérielle, voire excrétion.

Vogt a passé des décennies à ferrailer, par conférences, articles et libelles interposés, avec les tenants d'un idéalisme « scientifique » qui, contre toute démarche expérimentale, voulaient sauver l'impalpable, le non-mesurable et le transcendant - les qualifiant de toutes sortes d'épithètes dégradants. Il a sans doute fallu beaucoup de hauteur de vues et d'ouverture d'esprit aux autorités municipales de Genève pour confier le destin de leur Académie à une personnalité scientifique qui n'incarnait pas précisément les vertus de tempérance, de retenue et d'urbanité qui leur étaient chères.

II - Occulter ou penser ? Le cas Carl Vogt, l'Université et la Cité.

La même expressivité, la même radicalité d'exposition se retrouve dans les considérations anthropologiques de Carl Vogt, rassemblées dans ses *Vorlesungen über den Menschen*, publiées à Giessen en 1863, qui posent aujourd'hui problème, et on le comprend. Elles sont insupportables à lire pour un.e citoyen.ne du XXIème siècle, mais, disons-le d'emblée, parfaitement banales pour l'historien.ne.

Dans ces *Leçons sur l'homme*, Vogt expose sans ambages ce que la quasi-unanimité de ses collègues allemands, suisses, français, britanniques, américains, scandinaves et belges affirment :

- les différences de phénotype entre les individus permettent d'induire des différences de race (racialisme).
- ces races, distinctes, sont également inégales en valeur et en potentiel.

L'anthropologie qu'il pratique est donc une anthropologie raciale, fondée sur le consensus scientifique de cette seconde moitié du XIXème siècle.

L'anthropologie de cette époque ne doit pas être confondue avec celle qui sera pratiquée au XXème siècle : elle n'est pas culturaliste, elle n'écoute pas, elle ne cherche pas à comprendre une culture et un langage qui sont du reste déniés aux individus et aux peuples observés. Elle est résolument naturaliste, conçue et pratiquée comme une *zoologie humaine* qui suit les fondamentaux de la méthode scientifique héritée de la minéralogie, paléontologie, botanique et zoologie :

- observation empirique (couleur de peau, conformation des ossements...), de plus en plus métrologique (anthropométrie)
- typologie (construction de types sur le fondement de l'observation empirique)
- taxinomie (attribution de noms, induction de familles, embranchements...)

Le principe est que, si l'on observe, nomme et classe les minéraux, les fossiles, les plantes et les animaux, on peut bien en faire autant pour l'homme.

Ces opérations aboutissent à une hiérarchisation : les zoologues n'hésitent pas à affirmer que tel organisme (le lion) est plus complexe qu'un autre (l'amibe), les anthropologues non plus, surtout quand ils pratiquent les deux disciplines, le parcours scientifique de Carl Vogt montrant bien qu'il y a porosité, voire continuité, entre elles.

Il est troublant, aujourd'hui, de constater la présence d'un homme de gauche dans l'épistémé du racisme le plus cru, le plus essentialiste et le plus déterministe. Il faut cependant considérer, en historien.ne, que c'est parfaitement cohérent au XIXème siècle : c'est l'empirisme et le matérialisme de Vogt qui en font un raciste convaincu car, à cette époque, le racisme n'est pas un préjugé ni un délit, c'est de la science. S'en offusquer, comme s'étonner que, en France, le père de l'école républicaine, Jules Ferry, soit un colonialiste convaincu, c'est commettre un anachronisme : de son point de vue, Ferry diffuse les Lumières, dans les provinces françaises comme dans l'Empire...

Dès lors, que faire de cet embarrassant héritage ?

Le premier mouvement, fondé sur une légitime indignation, est de faire chuter Vogt de son piédestal - au sens propre comme au sens figuré. Il est difficile de justifier que l'on commémore ou, pire, que l'on honore, un raciste convaincu.

A mes yeux, cette perspective pose deux problèmes.

Elle consiste tout d'abord à répondre à une occultation par une autre. On n'a longtemps pas vu, pas pu voir, ou pas souhaité voir, ce que cet homme avait de problématique comme référence tutélaire d'une grande université moderne, et ce fait, indubitable, doit être pris en charge : comment se fait-il que les assertions racistes et sexistes de Vogt n'aient pas posé problème entre 1873 et 2021 ? Qu'est-ce qui, dans nos sociétés, rendait audible, acceptable, ou bénin, de telles positions sur l'espèce humaine et sur la femme ?

Répondre à ce long silence par une seconde occultation (celle, militante, d'une *cancel culture* prônée par nombre d'activistes, attitude plaudable pour peu que l'on en explicite les fondements et les implications) apparaît peu compatible avec la vocation et les missions d'une Université. Une partie de notre travail est de promouvoir l'examen des faits et des contextes, de penser la complexité des oeuvres, des discours

et des actes pour permettre à l'étudiant.e d'être un sujet et un.e citoyen.ne rationnels, aptes à comprendre les enjeux de la cité et à penser le bien commun, ce qui commande de se garder du réflexe (déboulonner) au profit de la réflexion (penser Vogt dans son contexte).

En l'espèce, le cas Vogt est une invitation paradigmatique à faire de l'histoire, pour revisiter les fondements de la science et de la culture occidentales des années 1850-1945, qui ont vu la concomitance de phénomènes dont nous n'avons qu'à nous louer (développement inédit des sciences de la matière et de la vie, déploiement de la méthode critique en sciences humaines et sociales...) et d'autres tendances que nous considérons aujourd'hui comme moins heureuses (développement d'un capitalisme extractiviste, productiviste et inhumain, d'une civilisation thermo-industrielle peu respectueuse du vivant, colonisation et traitement inhumain de peuples extra-européens...).

Les implications intellectuelles de ce propos dépassent amplement les limites de cette note, mais une imposante bibliographie, que ce soit en histoire des sciences, en histoire de l'impérialisme colonial, en histoire économique et environnementale, existe pour nourrir cette démarche et ces débats.

L'organisation de cours, de conférences, l'apposition de plaques explicatives sur les bustes et les panneaux sont une manière de satisfaire à cette exigence intellectuelle et scientifique, tout comme la création d'une chaire d'histoire de la modernité occidentale. Une Université ne peut céder à la facilité de l'occultation : ce serait la négation de ses missions. L'Université de Genève, à travers la riche offre pédagogique de ses cursus, ainsi que par le truchement du Festival de sa Maison de l'Histoire, « Histoire et cité », est éminemment apte à répondre à cette demande sociale d'élucidation de notre histoire (celle de l'Université, celle des savoirs universitaires, et celle de l'occident).

Carl Vogt fut un scientifique de premier plan, un créateur d'institutions intellectuelles, un pédagogue populaire, un démocrate courageux, et un raciste convaincu. C'est cela qu'il faut penser, discuter et expliquer, dans une démarche d'élucidation qui, en l'espèce, ne serait pas de l'art pour l'art, car c'est bien les fondements de *notre* monde et des problèmes qu'il pose que, ce faisant, nous interrogerions.

Bibliographie

BAYERTZ, Kurt (dir.), *Weltanschauung, Philosophie und Naturwissenschaft im 19. Jahrhundert. Der Materialismusstreit*, Hambourg, Meiner, 2007.

CHAPOUTOT, Johann, *Histoire de l'Allemagne, de 1806 à nos jours*, Paris, PUF, Que Sais-je, 2014, rééd. 2017 et 2022, 128 p.

CHAPOUTOT, Johann, *Comprendre le nazisme*, Paris, Tallandier, 2017, rééd. 2020, 360 p.

DAUM, Andreas, *Wissenschaftspopularisierung im 19. Jahrhundert. Bürgerliche Kultur, naturwissenschaftliche Bildung und die deutsche Öffentlichkeit, 1848–1914*, Munich, Oldenbourg, 1998, rééd. 2002.

- LE RIDER, Jacques, *L'Allemagne au temps du réalisme*, Paris, Albin Michel, 2008, 486 p.
- MOREL, Charlotte (dir.), *L'Allemagne et la querelle du matérialisme (1848-1866). Une crise oubliée ?*, Paris, Librairie Classiques Garnier, 2017, 303 p.
- PESTRE, Dominique (dir.), *Histoire des sciences et des savoirs. Tome II - Modernité et globalisation*, Paris, Seuil, 2015, 468 p.
- WEINDLING, Paul, *Health, Race and German Politics between National Unification and Nazism, 1870-1945*, Cambridge, Cambridge UP, 1989, 641 p.